

LA SITUATION ACTUELLE EN AFGHANISTAN

Ali Aslan, présentateur TV et journaliste international

Il y a beaucoup de choses à dire en 80 minutes. M. Al Zaabi, pour nous lancer, l'Afghanistan est une zone d'importance pour l'Occident, mais aussi ici dans cette région. Il est clair qu'un certain nombre de pays sont impliqués, ont été impliqués dans les interactions et les événements en Afghanistan. Pourriez-vous peut-être, en quelques minutes – puis, bien sûr, nous irons plus en détail dans un second temps – nous dire comment vous voyez les choses en Afghanistan en ce moment ?

Salem Mohammed Al Zaabi, directeur du département de la coopération internationale en matière de sécurité au ministère des Affaires étrangères et de la Coopération internationale, Émirats arabes unis

Merci, Ali. Je pense que vous avez raison, l'Afghanistan reste une zone régionale très importante. Après ce qui s'est passé en août dernier, nous avons tous pris conscience du grand bouleversement dans la situation politique et sécuritaire en Asie de l'Ouest. Les Émirats arabes unis entretiennent de nombreuses relations, qu'il s'agisse de relations commerciales, et je parle d'un point de vue officiel, ou sécuritaires ; nous avons également des préoccupations en matière de sécurité. Cependant, nous devons garder à l'esprit que l'Afghanistan a déjà connu des décennies d'instabilité, de terrorisme et de pauvreté. Ainsi, la majorité d'entre nous et la communauté internationale doivent maintenant aider l'Afghanistan et sa population à se relever car les Afghans méritent une vie meilleure.

Ali Aslan

Merci beaucoup pour vos remarques initiales du point de vue des Émirats arabes unis, pour ainsi dire. Nous reviendrons bien sûr vers vous dans un instant pour approfondir et s'interroger sur le rôle que les Émirats arabes unis peuvent et doivent jouer dans la région. Mais laissez-moi d'abord passer la parole à Jim Bittermann. Jim, vous êtes un Américain habitant à Paris depuis de nombreuses décennies. Vous êtes le seul Américain de ce panel, je ne souhaite pas vous faire parler pour Washington, mais bien sûr le rôle de l'Amérique est extrêmement important. Pouvez-vous nous donner une idée de la position américaine en quelques minutes ?

Jim Bittermann, correspondant européen de CNN à Paris

Je vais contredire un peu un de mes collègues américains, Stuart Eizenstat, qui était sur le panel précédent et qui a essentiellement déclaré que l'Afghanistan ne signait pas la fin de

l'isolationnisme des États-Unis. Je pense que c'est une sorte de néo-isolationnisme que nous voyons actuellement avec les États-Unis. Je pense que le retrait d'Afghanistan est fondamentalement un signal disant que les États-Unis ne s'impliqueront plus dans des conflits régionaux qui ne changent rien à leur ambition stratégique, quelle que soit la politique stratégique des États-Unis. Les intérêts stratégiques deviendront prioritaires et nous verrons des actions comme avec la Chine et d'autres choses, mais l'idée que nous nous impliquerons dans des conflits régionaux, semble – pour moi, en tout cas – dépassée.

Ali Aslan

Absolument, et le rôle de l'Amérique ici a été plus que pertinent pendant 20 ans. Elle a été la guerre la plus longue de l'Amérique depuis deux décennies ; et toutes les questions qui l'accompagnent, bien sûr, qu'est-ce que cela signifie pour la réputation future, peut-être, des États-Unis ? Je reviendrai vers vous dans un instant, mais permettez-moi de me tourner vers Renaud ici, qui est un illustre correspondant de guerre, grand reporter, qui est allé en Afghanistan plus d'une douzaine de fois. Vous avez écrit un livre, *Retour à Peshawar* ; vous avez connu les Moudjahidines ; vous avez connu les talibans ; et maintenant, vous voyez un retour des talibans, Renaud. En quelques minutes, dans quelle mesure êtes-vous surpris de la situation actuelle en Afghanistan ?

Renaud Girard, grand reporter et correspondant de guerre du Figaro

Je crois que c'est effectivement un moment très important dans l'histoire des relations internationales, parce que c'est la mort, je dirais, ignominieuse du néo-conservatisme américain dans des conditions que l'on n'attendait même pas. Personne de nos générations ne croyait que les Américains allaient refaire le coup de Saïgon de 1975, mais cela ne les a pas gênés. Ils l'ont refait sans nécessité parce qu'il était très facile de garder la base aérienne de Bagram et de continuer la discussion avec les talibans avec une carotte et un bâton, et obtenir un gouvernement unitaire ou d'unité en Afghanistan, ce qui n'est évidemment pas le gouvernement qui a été annoncé par les talibans.

Ce qu'il faut bien comprendre, dans toute cette histoire, c'est qu'il y a eu deux guerres d'Afghanistan. La première guerre d'Afghanistan commence le 7 octobre 2001 avec les missiles qui sont tirés contre Kaboul, et finit avec une intervention brillante de la CIA auprès de l'Alliance du Nord, avec Kaboul qui tombe le 13 novembre 2001. C'est un très grand succès. Les talibans se retirent de toutes les villes afghanes et vont se réfugier dans les zones tribales au Pakistan.

Ce succès, cette libération de Kaboul, avec la liesse à Kaboul lorsque l'Alliance du Nord est arrivée, c'était des images sur toutes les chaînes de télévision. Et cela a provoqué une ivresse américaine qui s'est retrouvée dans la conférence de Bonn du 5 décembre 2001, lors de laquelle les Américains ont décidé d'une deuxième intervention de *nation building* et ils ont promis de reconstruire l'Afghanistan, de démocratiser Afghanistan – je dis bien démocratiser – et de développer économiquement l'Afghanistan.

Ils n'étaient pas obligés de faire cela. Cela fait penser à la mission civilisatrice de la colonisation de Jules Ferry. C'est un projet absolument incroyable. Mais ils ont pris cet

engagement et Joe Biden a accepté cette intervention. Il est même allé à Kaboul soutenir ce projet grandiose de démocratiser et de développer l'Afghanistan.

Les Américains auraient très bien pu se contenter de la première guerre où ils avaient détruit tous les éléments arabes internationalistes qui se trouvaient en Afghanistan et toutes les cellules d'Al-Qaïda en Afghanistan. Ils ont fait ce choix de *nation building*, d'une guerre d'intervention en Afghanistan, et ils ont donné la tâche de reconstruire l'Afghanistan à des soldats de l'OTAN. Et cela, c'est l'erreur stratégique incroyable qu'a fait l'Amérique, de donner à des soldats la tâche de faire des *provincial reconstruction teams*, sans comprendre que le paysan afghan n'apprécierait pas d'avoir chez lui des hommes étrangers en armes. L'échec était déjà signé à ce moment-là.

Ali Aslan

Oui, vous avez soulevé beaucoup de points importants, Renaud, en fin connaisseur l'Afghanistan, peut-être l'erreur américaine a été de vouloir s'engager dans le « nation-building » et ce que cela implique pour l'avenir. Vous avez correctement souligné que cela a commencé par la guerre contre le terrorisme après le 11 septembre, dont nous venons de commémorer le 20^{ème} anniversaire. Cela m'amène à vous, Marc, parce que vous avez écrit un livre sur la guerre contre le terrorisme, où l'Afghanistan tient un rôle important. Vingt ans après les attentats contre le World Trade Center et le Pentagone et l'arrivée des Américains ; nous voilà vingt ans plus tard avec le retrait précipité, comme l'a dit Renaud, avec des photos qui rappellent le Vietnam,. Qu'en pensez-vous ?

Marc Hecker, directeur de la recherche et de la valorisation de l'Ifri, rédacteur en chef de *Politique étrangère*

Vous avez raison, Ali, ce à quoi nous avons assisté cet été n'était pas seulement le retrait des troupes américaines d'Afghanistan. C'était la fin d'un cycle stratégique qui a commencé il y a 20 ans avec le 11 septembre, et qui s'est terminé par un échec, un échec dramatique. Je suis donc d'accord avec le commentaire de Renaud Girard, c'est un événement très important auquel nous avons assisté cet été.

Les objectifs de cette guerre contre le terrorisme ont été définis par George W. Bush en 2001 et ils étaient au nombre de trois. Le premier était d'éradiquer Al-Qaïda. Il n'a pas été atteint. Al-Qaïda existe toujours ; en Afghanistan avec Al-Qaïda Central et dans le sous-continent indien avec la branche régionale d'Al-Qaïda.

Le deuxième objectif était de se débarrasser de tous les groupes terroristes de portée mondiale. C'est une expression assez floue et le fait est qu'il y a 20 ans, l'État islamique en Iraq et au Levant (EIL) n'existait pas. Aujourd'hui, nous avons non seulement Al-Qaïda, mais également l'EIL, qui est sans aucun doute un groupe terroriste de portée mondiale.

Ensuite, le troisième objectif était de neutraliser ou d'éradiquer les acteurs, qu'il s'agisse de groupes ou d'États, qui accueillait des groupes terroristes internationaux. Évidemment, ici, nous parlons des talibans et non seulement ils n'ont pas été vaincus, mais ils sont maintenant au pouvoir à Kaboul. C'est donc un échec majeur pour les États-Unis, mais aussi pour les alliés des États-Unis, qui étaient très impliqués en Afghanistan, notamment la France.

Ali Aslan

Oui, le succès de la guerre contre le terrorisme menée par les États-Unis et l'Occident, par le biais de l'OTAN, pendant les deux décennies précédentes, et qui s'achève avec le retour rapide des Talibans et d'Al-Qaïda très probablement, est donc discutable. Je pense que nous allons entrer dans les détails, mais Tatiana, laissez-moi vous donner la parole car, avant de parler des États-Unis à juste titre, bien sûr, parce que cela a été leur guerre la plus longue, avant les Américains, il y a eu les Russes, et je suis sûr qu'ils ont une opinion sur la situation actuelle. Ils peuvent faire appel à leur expérience personnelle.

Tatiana Kastouéva-Jean, directrice du Centre Russie/NEI de l'Ifri

Absolument. Si je devais résumer aujourd'hui l'attitude russe à l'égard de l'Afghanistan et à l'égard des talibans, je dirais qu'il y a une certaine dualité. Monsieur Vitaly Naumkin avait mentionné que les talibans faisaient partie de la liste des organisations terroristes interdites en Russie, ce qui donne lieu à des formulations par les agences officielles d'information russes telles que : « Le ministre des Affaires étrangères, Sergueï Lavrov, a exprimé son soutien aux talibans (organisation terroriste interdite dans la Fédération de Russie) pour son soutien dans la lutte contre l'État islamique. »

Et cette dualité, on la retrouve dans l'attitude à l'égard des talibans, parce qu'il y a un bagage extrêmement lourd de souvenirs de la guerre des 10 ans en Afghanistan, qui a fortement marqué autant les élites que la société russe. Vladimir Poutine, au mois de septembre, a dit que la Russie n'interviendrait pas militairement en Afghanistan. Il a dit : « *Nous avons fait cette expérience, nous en avons tiré les leçons* ». Et, en même temps, depuis 2014, la Russie parle aux talibans.

On peut rentrer un peu dans le détail du comment et du pourquoi. Selon les sources talibanes, cette année, la Russie fait partie des trois premiers soutiens en matière financière et en matière de vente d'armes aux talibans. Elle est dans une démarche très pragmatique de parler à toutes les forces, etc. Je pense qu'il y a aussi un point important à comprendre. Pour les Russes, aujourd'hui, l'ennemi principal, c'est l'État islamique. Donc, elle voit les talibans un peu comme des alliés dans cette lutte, et entre les deux maux, elle choisit le moindre.

Cette dualité, on la retrouve aussi à l'égard du retrait des Américains de l'Afghanistan. D'une part, c'est considéré comme une sorte d'opportunité géopolitique. Et quand on voit les premières réactions dans les médias russes, dans les journaux télévisés, etc., c'est une sorte de satisfaction : « Les Américains n'ont pas fait mieux que nous et cela nous laisse de la place et de la marge de manœuvre, aujourd'hui, pour faire mieux. Cela va attirer les autres pays vers nous, en tant que fournisseurs de sécurité plus crédibles ». En même temps, vous avez les forces de sécurité et de renseignements qui sont extrêmement inquiets, avec les risques sécuritaires que cela pourrait générer.

Ali Aslan

C'est très intéressant. Un sentiment un peu mitigé, sinon schizophrène, à Moscou sur les événements en Afghanistan. D'une part, peut-être une joie, ou une joie malsaine, une Schadenfreude, face à l'échec de l'Occident et de l'OTAN en particulier ; d'autre part, bien sûr, des préoccupations de sécurité sont en elles-mêmes très importantes. En ce qui

concerne les préoccupations de sécurité, M. K. Narayanan, nous ne sommes pas loin de l'Inde, bien sûr. L'Afghanistan est très proche de votre pays et avec le rôle pertinent et crucial que le Pakistan, votre voisin, joue en Afghanistan, je suis sûr que l'Afghanistan, un pays que vous connaissez bien, est au cœur de vos préoccupations. Quelle est l'opinion de New Delhi à l'heure actuelle ?

Mayankote Kelath Narayanan, président exécutif de CyQureX Systems Pvt. Ltd., ancien conseiller principal et conseiller en sécurité nationale du Premier ministre d'Inde

En dehors du point de vue de New Delhi, je pense qu'il y a un point de vue de tous les Indiens. Tout d'abord, en regardant le panel ici, je suis le seul à voir cela comme une tragédie pour l'Asie du Sud. La plupart, je suis désolé d'utiliser le mot, sont des étrangers. Les Russes sont arrivés à un moment mais ils sont repartis sans résultats. Les Américains sont venus, espérant apporter la démocratie, et ils sont repartis. Qui reste pour recoller les morceaux ? Les nations d'Asie du Sud.

L'Afghanistan fait partie intégrante de l'Asie du Sud. Ce qui se passe en Asie du Sud est donc un sujet de grande préoccupation pour tous les pays d'Asie du Sud. En tant que plus grand pays d'Asie du Sud, et plus encore, en tant que civilisation liée à l'Afghanistan depuis plusieurs milliers d'années, pour nous, la tragédie afghane est ressentie dans chaque foyer indien, à l'exception des gouvernements au pouvoir.

Parce que, pour la plupart d'entre nous et en particulier ma génération, le Pathan était l'âme la plus sympathique du voisinage indien. C'était un individu très généreux qui avait l'air [inaudible]. Donc, les tragédies qui se sont abattues sur l'Afghanistan au fil des ans ont été une source de grande et profonde inquiétude pour beaucoup d'Indiens.

La première et la plus importante leçon à tirer, et c'est une leçon que j'ai entendue de la bouche de plusieurs autres orateurs lorsqu'ils parlent du Moyen-Orient et d'autres endroits, est de prendre en considération les opinions de la nation ou de la région et de ne pas imposer de solutions. Si vous imposez une solution, ne faites pas ce qui s'est passé avec les Américains récemment, ils viennent de partir. Vous devez organiser le retrait. Vous ne pouvez pas laisser un pays dans la pagaille. Nous sommes donc face à une tragédie nationale, c'est une certitude. Nous vivons une tragédie plus grande à l'échelle de l'Asie du Sud et je pense que c'est un problème qu'il faut résoudre, car nous devons à présent nous unir et décider ce que nous allons faire.

Je voudrais aborder un autre point. Ces deux derniers jours, nous avons entendu parler des problèmes dans le reste du monde, ou dans de nombreuses parties du monde du moins. Je pense que rien ne cristallise plus cela que le chaos qui règne aujourd'hui l'Afghanistan. Il y a clairement ce que j'appellerais une crise de confiance dans la manière de gérer les problèmes et les difficultés. On ne sait toujours pas si les talibans qui ont pris le pouvoir en Afghanistan pourront gouverner le pays ou pas. Je ne pense pas que les talibans soient capables de gouverner l'Afghanistan parce que l'Afghanistan n'est pas un pays d'un seul tenant. L'Afghanistan est une construction de plusieurs tribus pachtounes. Ils n'ont jamais eu une autorité centrale. Ils n'ont jamais eu de point focal central et si le Président Bush, avec qui j'ai beaucoup échangé et pour qui j'ai le plus grand respect, a cru qu'il pourrait imposer la démocratie en Afghanistan, que ce soit par la CIA ou le département d'État, je pense que



c'était l'idée la plus absurde qu'on pouvait imaginer. Donc je pense qu'il faut corriger ce genre d'idées.

La question est de savoir comment nous allons avancer. Quel est le résultat de l'intervention étrangère ? Deux décennies d'intervention étrangères et aucun objectif n'a été atteint. Je pourrais comprendre s'il était au moins resté quelque chose. Quand Hamid Karzai était là-bas, au moins il y avait quelque chose ressemblant à une administration démocratique.

L'objectif principal est la guerre contre le terrorisme. La destruction des réseaux terroristes comme Al-Qaïda n'a clairement pas eu lieu. Al-Qaïda est plus forte aujourd'hui qu'elle ne l'était, et je parle en connaissance de cause. À cela se sont ajoutées beaucoup de nouvelles entités : Daech, l'État islamique, l'EIPK. C'est donc une immense tragédie pour les peuples d'Asie du Sud. Je vais m'arrêter là.

Ali Aslan

Merci. Il y a beaucoup d'autres points à soulever tout au long de cette discussion, et le point de vue de votre pays et votre expérience sont extrêmement pertinents pour cette discussion. Merci beaucoup M. Narayanan.